Autocritique et mélancolie dans le *Journal* d'Amiel

Emmanuelle Tabet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/rief/2419>

DOI : 10.4000/rief.2419

ISSN : 2240-7456

Éditeur

Seminario di filologia francese

Référence électronique

Emmanuelle Tabet, « Autocritique et mélancolie dans le *Journal* d'Amiel », *Revue italienne d'études françaises* [En ligne], 8 | 2018, mis en ligne le 15 novembre 2018, consulté le 20 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/rief/2419> ; DOI : 10.4000/rief.2419

Ce document a été généré automatiquement le 20 avril 2019.

Les contenus de la RIEF sont mis à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Autocritique et mélancolie dans le *Journal* d'Amiel

Emmanuelle Tabet

- ¹ Dans son *Journal* rédigé quotidiennement pendant plus de trente ans, de 1839 à 1881, sur 173 carnets et près de 17000 pages, Henri-Frédéric Amiel a porté jusqu'à son point sans doute le plus extrême l'écriture conçue comme retour sur soi, comme miroir où se reflèterait l'existence, voire comme la « chair » même du diariste¹. Ces pensées quotidiennes, ces méditations plume en main qu'il consigne « pour lui-même », sans jamais en concevoir de publication de son vivant – si ce n'est de quelques extraits, de quelques « grains de mil » – constituent une expérimentation à la fois existentielle et littéraire hors du commun. Pourtant le terme qui revient le plus souvent dans la critique consacrée au journal d'Amiel est celui d'échec : ce journal serait une forme monstrueuse dans laquelle l'écriture aurait fini par dévorer la vie, quête inlassable d'une vérité qui sans cesse se dérobe, effort désespéré pour donner forme à un *moi* inconstant et velléitaire. Il serait l'incarnation d'une sorte de négativité critique détruisant la spontanéité de l'existence et paralysant l'action. Amiel lui-même fut le premier à défendre cette représentation sombre du journal comme une forme de mauvaise conscience permanente, de « critique perpétuelle et obstinée de soi-même »² dans laquelle « la spontanéité de la vie » serait perdue³ ». La petite anthologie que Roland Jaccard a extraite du *Journal* d'Amiel donne du reste une représentation assez désespérante de son œuvre où l'autocritique produite par l'auteur est relayée par les textes critiques cités en fin de volume⁴. Mais ne peut-on sortir de cet enfermement spéculaire où la critique littéraire se fait l'écho de l'autocritique formulée par l'auteur, quand elle ne vient pas se faire la critique de l'autocritique, ne venant dès lors que la renforcer ?
- ² « Ma force, écrit Amiel, est toujours critique : je veux avoir la conscience de toute chose, l'intelligence de toute chose »⁵. La fonction première du *Journal* est celle d'un retour critique permanent sur soi visant à une exploration quasi scientifique de sa propre individualité et combinant à la fois l'impératif moraliste du *gnothi seauthon* et les exigences de la philosophie expérimentale héritée des Lumières. Le fondement de

l'écriture est ainsi à la fois d'ordre épistémologique – on fait de soi un objet d'expérimentation et d'exploration méthodique –, éthique – la connaissance de soi visant à une maîtrise des passions – et ontologique – dans la mesure où seul le retour permanent sur soi semble permettre de ne pas se dissoudre dans les fluctuations de l'existence. Mais dès lors que la vie se confond avec l'écriture, et que cette écriture quotidienne est conçue comme le fondement même d'une existence toujours menacée de se perdre dans l'insignifiance et l'oubli, le retour critique sur soi est aussi un retour critique sur sa propre écriture. Amiel a souvent établi un lien entre l'analyse de soi et l'activité critique : « l'éternel retour sur moi-même, écrit-il, m'a fait contracter profondément le pli de la critique »⁶. L'écriture intime est d'abord à ses yeux un travail critique appliqué à soi-même, et le point de départ incontournable de toute autre démarche critique. Elle est un questionnement sur sa pratique en même temps qu'une pratique d'écriture, qui implique une relecture critique permanente de soi.

- 3 De fait, dans le *Journal*, le commentaire métadiscursif n'est inséré ni en marge, ni dans les notes mais il s'ajoute au discours en se plaçant sur le même plan que celui-ci. Dans la lignée de Montaigne, écriture et glose se succèdent au lieu de se superposer. Le texte critiqué n'est pas non plus raturé, ni même corrigé : le texte et son commentaire autocritique se suivent sans se renier comme autant de mouvements de l'âme et de facettes de la vérité. La présence récurrente de l'épanorthose et de la rétractation témoigne d'un discours qui se corrige et se démentit sans cesse. Ainsi de longs paragraphes d'un pessimisme décourageant sont souvent suivis d'une incitation à se ressaisir qui vient remettre en cause l'ensemble du développement qui précède : « Halte ! écrit-il pas exemple le 30 mai 1877, ta rêverie tournoie en cercle. Cette façon d'aller ne conduit nulle part ». L'écriture s'enfonce alors dans l'aporie de l'autocritique permanente, dont témoignent les multiples prétérations par lesquelles le diariste se plaint de ses plaintes, ou s'exhorte à cesser les injonctions inutiles. Comme dans les *Essais* de Montaigne, le texte et le commentaire s'entremêlent et chaque passage « se retourne en sa propre glose »⁷ : le diariste écrit tout en expliquant comment et pourquoi il écrit, et souvent en se plaignant de ce qu'il écrit, à l'instar de Montaigne qui « se peint et explique qu'il se peint », s'interprétant lui-même, à la fois objet et sujet de son livre⁸. Amiel se place d'une certaine façon dans la lignée de Montaigne qui ne parle guère de ses *Essais* sans les déprécier, y voyant un « corps monstrueux »⁹, des « ravasseries »¹⁰, une « embrouilleuse »¹¹, une « farcissure »¹², voire « des excréments d'un vieil esprit »¹³. Le diariste s'accuse – « je suis plein de défauts », « mon cœur est désespérément mauvais » – puis s'accuse de s'accuser, dénonce sa propre complaisance morbide dans le découragement – « mais c'est un grand mal que le découragement même »¹⁴. Il se désapprouve, puis fait de cette désapprobation le symptôme d'un mécontentement permanent qu'il désapprouve à son tour¹⁵.
- 4 Le retour sur soi s'accompagne donc d'un retour permanent de l'écriture sur elle-même : le diariste s'auto-analyse et s'analyse en même temps en train de s'auto-analyser, en un perpétuel commentaire métadiscursif. Il ne cesse d'écrire qu'écrire est une fuite qui le détourne de ses responsabilités et de ses engagements. Il écrit qu'écrire l'empêche de vivre. Et c'est par le journal qu'il accuse le journal d'être un « oreiller de paresse » qui « accompagne tous les caprices et les méandres de la vie intérieure et ne se propose aucun but ». Ainsi en un mouvement profondément paradoxal, il critique la forme diaristique tout en s'y inscrivant, comme si l'écriture était un vice si puissant qu'il lui est impossible d'y renoncer en même temps qu'une forme si englobante qu'elle est capable

d'intégrer en un nouveau « méandre » sa propre condamnation. De ce fait, l'écriture journalière devient à la fois une liberté suprême – puisqu'elle accepte, et même encourage, le remise en question d'elle-même – et un enfermement en une forme que l'on pourrait qualifier de totalitaire en ce qu'elle récupère sa propre condamnation en en faisant en quelque sorte le prétexte à de nouveaux développements sur les contrariétés de l'âme. De fait Amiel dit et redit que son journal ne consiste qu'en ritournelles et redites. Il critique sa propension permanente à s'autocritiquer, mais en la critiquant il ne fait que la redoubler, la critique de l'autocritique venant elle-même lui donner raison. Ainsi l'autocritique est démultipliée, comme lorsque le diariste critique sa propre tendance à se critiquer soi-même, faisant en quelque sorte l'autocritique de son autocritique, par exemple lorsqu'il relit « le cinquantième cahier de (s)on journal » et se reproche « les éternelles remontrances à l'auteur, qui ressemblent à la plainte monotone de l'eau ou du vent autour d'un écueil »¹⁶.

- 5 Ce retour critique sur soi et sur son écriture est-il donc vraiment une « force » ? Le *Journal* d'Amiel tend plutôt à montrer le caractère potentiellement destructeur et dévorateur de la dimension critique : « Tout ce que j'ai écrit, pensé, éprouvé, connu, note-t-il par exemple, pèse comme un zéro dans ma propre estime »¹⁷. Le perpétuel examen de soi expose au danger de l'inertie, de la pure specularité. L'autocritique dévore l'individu en même temps que le retour critique sur son œuvre la stérilise. La vie se réfléchit elle-même, elle se contemple en un enfermement improductif. Amiel accumule les métaphores pour exprimer ce tournoiement d'une « psychologie autophage »¹⁸, ce « stérile retournement de l'âme sur elle-même » : « En tournoyant sur moi-même, je ne fais que m'enivrer de mon néant »¹⁹. Le journal devient alors un texte proprement mélancolique, qui sans cesse fait retour sur lui-même en une vaine specularité, à la recherche d'un centre qui n'existe pas²⁰. L'écriture diariste devient un « tête à tête sombre et limpide »²¹ où la mélancolie s'approfondit en se réfléchissant en son « sinistre miroir »²² miroir qui, selon la tradition iconographique, renvoie à l'homme sa précarité et sa « Vanité sans recours »²³, selon l'analyse de Starobinski. Le risque c'est alors que d'un texte viatique qui aide à vivre, le journal se transforme en une œuvre monstrueuse dévorant la vie et se substituant à l'existence. Le journal devient un « circuit contemplatif » qu'Amiel compare à l'« ahurissement des Omphalopsyques, qui par l'intense considération de leur nombril, croyaient posséder la divinité »²⁴. Cette allusion à « l'immobile rêvasserie »²⁵ des omphalopsyques d'Athos et à la contemplation des fakirs²⁶ réapparaît à plusieurs reprises dans son journal et c'est cette même représentation du fakir qui servira aux détracteurs du *Journal* d'Amiel qui verront en son texte, comme le faisait déjà l'auteur lui-même, une forme d'auto-contemplation stérile : « Amiel passa ses jours, lit-on ainsi dans *L'illustration*, comme un fakir passe les siens, à contempler sa pensée »²⁷. Or telle était précisément la critique que déjà Amiel lui-même s'adressait, se reprochant d'avoir passé sa vie à « (s)e regarder vivre et penser »²⁸. L'habitude de la conscience de soi conduit en effet, selon le diariste, à un « onanisme mental »²⁹. Le « monologue sans fin » du journal, dont le but premier était de structurer l'existence et de soutenir la volonté, conduit au contraire, par son « inertie songeuse », à « désorganiser l'âme »³⁰. Amiel reprend en particulier les thèses du psychiatre Ernst von Feuchtersleben qui dans son essai *Sur la diététique de l'âme* (1838) voyait dans l'observation exclusive de soi la cause du mal psychosomatique qu'est l'hypochondrie³¹ : l'hypochondrie résulte pour Amiel d'un « l'examen trop continu de soi-même »³². Un excès d'analyse de soi paralyse l'action en transformant l'être en un pur miroir, un « miroir plutôt qu'un homme », selon son expression³³. L'analyse crée une dualité entre la pensée réflexive et l'intériorité pure³⁴.

, qui enferme l'individu dans une spécularité sans fin : « Je suis une réflexion qui se réfléchit comme deux glaces l'une en face de l'autre »³⁵.

- 6 L'idéal inflexible de connaissance lucide de soi paralyse donc l'écriture, perpétuellement soumise au soupçon de trahison de la pensée et de la vie – et on trouve chez Amiel des réflexions très proches de celle du jeune Nietzsche qui écrivait dans ses *Cahiers de jeunesse* : « Connais-toi toi-même. Par l'action non par la pure contemplation [...] L'observation paralyse l'énergie, elle dissout et elle émiette »³⁶. Cette idée est formulée à de nombreuses reprises par Amiel : le journal remplace « l'action médiatrice » par la « contemplation stérile »³⁷, la « morale » par la « psychologie »³⁸. Elle sera reprise par Sartre qui voyait chez Amiel un « maniaque de l'analyse » : l'« acharnement maniaque » qu'il perçoit dans son journal le conduit à affirmer que « l'homme n'est pas fait pour se voir », qu'il « doit toujours fixer son regard devant lui » plutôt que de se contempler au risque d'être « hanté » par lui-même jusqu'à la fin de ces jours³⁹. Une grande partie du Journal consiste ainsi en de longues méditations autour de cette forme de *captatio* spéculaire présentée comme une ivresse du néant. Le diariste se voit tournant en cercle sur lui-même semblable à « l'écureuil captif »⁴⁰, à la « toupie » dont l'intense activité revient à demeurer immobile⁴¹, ou encore à la « pirouette interminable des derviches ». Il dénonce une négativité critique qui détruit la spontanéité de l'existence⁴², une mauvaise conscience permanente qui s'exprime en une « critique perpétuelle et obstinée de soi-même »⁴³. Comme Maurice de Guérin, comme Baudelaire, Amiel trouve alors dans l'Héautontimoroumenos la figure du « vampire de (s)on cœur »⁴⁴. Maurice de Guérin signait en effet du nom d'« Heautontimoroumenos » une lettre qu'il adressait le 22 mai 1838 à Barbey d'Aurevilly, où il évoquait les accès douloureux dans lesquels il se retournait sur lui-même, « tout attaché à (s)e ronger le sein »⁴⁵. Il évoquait également dans le *Cahier vert* cette forme d'auto-persécution qui « insulte (s)es prétentions », « raille avec volupté le moi superbe qui regimbe vainement contre l'aiguillon du sarcasme intérieur »⁴⁶. Dans cette perspective, l'écriture elle-même est un tourment, « un penchant triste et plein d'angoisse comme celui qui nous entraîne à exercer une manie douloureuse »⁴⁷. Amiel évoque du reste au sujet de Maurice de Guérin le « supplice sans fin d'une sorte d'autopsie morale »⁴⁸.
- 7 Et c'est à une image particulièrement forte que le diariste recourt pour exprimer l'auto-dénigrement permanent, la distanciation ironique qui confine à la haine de soi : « je me mords comme le scorpion dans le brasier, pour en finir plus vite »⁴⁹. L'esprit critique est une « dévoration » de soi⁵⁰ : « Nous sommes nos propres bourreaux [...]. Avec quel tremblement ne devons-nous pas agir et nous examiner nous-mêmes et sonder notre conscience »⁵¹. Comme chez Kierkegaard, l'angoisse vire au sentiment de la faute, au sentiment du péché *déjà* accompli⁵². Il ressasse ses tourments et ses scrupules en ce qui s'apparente à une sorte d'oraison mentale pénitentielle, à un « besoin expiatoire de trouver l'occasion d'un repentir infiniment modulé », selon la formule que Christian Belin applique à la tradition méditative augustinienne⁵³. L'espace intérieur devient un *spatium poenitentiae*, espace clos d'une complaisance morbide dans les tourments de la conscience : « il y a une certaine volupté à se faire des moralités, à déclamer de beaux conseils, et une certaine mélancolie à se sentir incapable de les suivre »⁵⁴. Cet abaissement de soi prend chez Amiel, hanté par Pascal, une dimension métaphysique. Il rejoint ce qu'Henri Gouhier qualifiait au sujet de Pascal d'« auto-abomination permanente »⁵⁵ face à un moi livré à la concupiscence, un « moi haïssable » : « mon cœur, écrit Amiel, est désespérément mauvais »⁵⁶. L'homme conscient de sa souillure originelle se présente

comme « odieux » face à Dieu⁵⁷. Le tourment intérieur de l'homme sans Dieu conduit à un désespoir mêlé d'une haine de soi : « Contradiction, écrivait Pascal, mépris de notre être, mourir pour rien, haine de notre être »⁵⁸.

- 8 Chez Amiel, on retrouve cette « honte d'être » qui envahit la conscience⁵⁹ et qui finit par remettre en cause les fondements même de l'écriture journalière : non seulement le moi se morfond dans une auto-culpabilisation permanente, mais il fait aussi de l'expression littéraire de cette culpabilité un maléfique envoûtement. Ainsi Amiel cite Pascal – « le moi et haïssable » – lorsqu'il évoque la poésie lyrique, intime et personnelle de son ami Berthe : la haine de soi, qui est au fondement de la mélancolie propre à la littérature personnelle, devient à ses yeux elle-même haïssable. Faut-il donc haïr sa propre haine, et se taire ? Le Journal d'Amiel multiplie ces renversements permanents qui forment un « cercle fatal »⁶⁰ où l'auteur se plaint de ses attermoissements, exprime le regret de ses fautes puis la culpabilité face au récit de ses errances, perçu comme une complaisance morbide – avant de relater dans son journal les affres de cette culpabilité d'écrire... Le diariste se voit confronté à ce que Saint Paul voyait comme la pire des tentations, celle où l'on « prend plaisir à nourrir sa peine », détruisant par là le fondement même de son salut⁶¹. Les critiques de la forme diariste, souvent formulées par les auteurs eux-mêmes, mettent en avant cette « complaisance » du journal – Julien Green ou Georges Haldas reviendront sur ce qu'ils appellent la « complaisance du journal »⁶². Le journal devient selon certains une « contre-œuvre » où l'écriture se limiterait à sa propre remise en cause (cf. Valéry)⁶³. Les auto-critiques d'Amiel contiennent ainsi dans leurs contradictions les fondements de toutes les critiques que l'on adressera par la suite à la forme diaristique dont on condamnera à la fois la négativité critique et la complaisance. D'autre part, il semble que l'auto-critique par Amiel de son écriture soit indissociable d'une auto-critique morale et ontologique, qui enveloppe de soupçon toute parole vertueuse et taxe d'insincérité toute spontanéité lyrique. Ainsi par exemple le désintéressement ou le détachement n'est à ses yeux que l'envers respectable de la haine de soi qui selon lui appartient à la « région la plus obscure » de l'âme, car, comme chez La Rochefoucauld, toute vertu a « pour point de départ un instinct »⁶⁴. La critique de soi serait elle-même une forme perverse d'amour-propre, par laquelle on se flatte de bien se connaître et de n'être pas dupe de soi⁶⁵. La condamnation de soi rejoindrait dès lors une forme d'orgueil dans le néant : « on préfère n'être rien que d'être peu de chose »⁶⁶.
- 9 Amiel se penche sur les régions obscures de l'âme, en particulier sur la « soif de destruction », le « goût de la mort », la « volupté » de l'anéantissement⁶⁷. L'abîme se situe au cœur de l'homme : « Je viens, écrit Amiel en 1854, de plonger dans les gouffres intérieurs, redescendant jusqu'à l'abîme vide »⁶⁸. Dans cette « psychologie des profondeurs »⁶⁹, il rejoint la représentation augustinienne du gouffre abyssal présent au cœur de l'homme – *abyssus humanae conscientiae*⁷⁰. L'intériorité est alors décrite non plus sous la forme du temple, mais comme un gouffre vertigineux, « fond sans fond »⁷¹, à l'image des abîmes vertigineux qui hantent l'imaginaire pascalien. Il y a en chacun de nous un « gouffre infini »⁷², dont l'immensité est proportionnelle à l'insatiabilité de nos désirs et des aspirations de notre « âme inassouvie ». Il y a en l'homme un vide, une béance que rien ne saurait combler sinon l'infini. L'homme est un « roi dépossédé »⁷³, « un souverain découronné qui regarde l'histoire de son ancien royaume »⁷⁴. Faute de trouver l'infini auquel il se destine, l'homme sans Dieu tente de remplir l'abîme par des objets sans cesse renouvelés, et qui sans cesse le déçoivent. Le gouffre est alors celui de l'inassouvissement permanent du désir insatiable. Mais comme chez Pascal, ces

profondeurs abyssales de l'âme sont ambivalentes : elles représentent à la fois les abîmes de la concupiscence, de la noirceur de l'homme et cette *vacuitas* qui fait que l'homme est capable de Dieu, ce désir infini laissé en nous « pour nous faire sentir d'où nous sommes tombés »⁷⁵. L'espace intérieur est à la fois l'abîme du péché, le puits bourbeux de nos désirs dérégles et le lieu de la « nostalgie invincible de Dieu »⁷⁶ : « Ce vide, ne serait-ce point la famine de Dieu ? », s'interroge Amiel⁷⁷. Cette duplicité de l'homme fait de son intériorité un chaos, un nœud inextricable, un magma complexe et contradictoire, une « confusion monstrueuse »⁷⁸.

10 « L'homme, notait Amiel, est plus compliqué qu'on ne l'imagine »⁷⁹. La rhétorique de l'inversion, du renversement du pour au contre est omniprésente dans le Journal qui ne cesse d'explorer les deux faces d'une même réalité. Aussi la critique de soi est-elle vue tantôt comme une forme supérieure de lucidité, tantôt comme un instinct masochiste d'autodestruction, « un des dérivés lointains de l'instinct de suicide, du besoin de se faire du mal, d'où naissent les mutilations, l'eunuquisme volontaire, l'onanisme, les macérations, le fakirisme »⁸⁰. Car la frontière peut être ténue entre l'examen de soi fondé sur l'exhortation et ces auto-reproches qui font partie intégrante de la mélancolie telle que la définit Freud, qui consiste notamment en un « abaissement du sentiment d'estime de soi qui s'exprime par des reproches et une calomnie contre soi-même »⁸¹. Le questionnement permanent de soi peut fragiliser le *moi* autant qu'il peut le renforcer. Le sentiment d'appauvrissement de son être intérieur est en effet caractéristique de la mélancolie, et c'est, précisément, pour Freud, cette « perturbation du sentiment d'estime de soi » qui la distingue du deuil : « Dans le deuil le monde est devenu pauvre et vide, dans la mélancolie, c'est le moi lui-même »⁸². Une partie du moi s'oppose à l'autre, l'évaluant de façon critique et la prenant pour objet⁸³. La mélancolie est alors dénoncée par le diariste comme une plainte auto-complaisante où « l'agonie jouit d'elle-même »⁸⁴, mais cette dénonciation est elle-même mélancolique puisque la conscience de cette complicité avec le mal qui le hante ne fait que renforcer sa culpabilité et faire de l'écriture une source de tourment plus qu'un apaisement.

11 Mais le risque pour les critiques que nous sommes est alors de nous enfermer à notre tour dans le processus autocritique engendré par le diariste et de nous faire l'écho de cette représentation négative du Journal. Or on peut lire dans cette délégitimation de soi et de son écriture une forme d'effacement, de discrétion, voire de disparition dont on trouvera les prolongements dans la littérature contemporaine : le journal d'Amiel est une forme de désœuvrement, une œuvre qui refuse de faire œuvre, qui refuse tant la perfection de l'achèvement que la gloire de la publication – un désœuvrement que l'on peut relier au fait que le diariste lui-même se présente comme désœuvré, n'ayant aucune filiation, n'ayant gère fait carrière, n'ayant rien bâti, ne laissant derrière lui qu'une ombre légère. En outre la question qu'il faut se poser est bien de savoir s'il n'y a pas, dans l'écriture journalière, une sublimation de la mélancolie et une transfiguration de la négativité critique en une source paradoxale d'inspiration. Si l'autocritique est un ressassement mélancolique, elle est aussi une « rumination morale »⁸⁵ :

Que signifie ma page 14680 ? Rien de nouveau. Il me semble qu'en espaçant avec la plume, mon esprit cherche seulement à prendre conscience de la chose dont il s'occupe. Il ne se propose pas de rien trouver ou de rien exprimer mais se donne seulement le temps de sentir et d'apercevoir mieux son objet. C'est une espèce de rumination intellectuelle, qui n'augmente pas la nourriture, mais réitère et approfondit la dégustation de l'aliment.⁸⁶

Dans cette *ruminatio*, le ressassement devient partie intégrante d'un processus méditatif qui consiste à réitérer inlassablement une même réflexion jusqu'à l'éclaircir⁸⁷. Le ressassement peut alors aussi être conçu comme une série d'approfondissements successifs, comme une forme de décantation progressive à travers un exercice mental sans cesse renouvelé qui verrait, au-delà de la répétition, le dévoilement progressif d'une forme de vérité. Le ressassement – qui peut parfois paraître au lecteur terriblement monotone – est aussi distillation, où à travers les « redites de l'âme »⁸⁸ s'approfondit une pensée. Car il y a un effet conjuratoire de l'écriture qui va au-delà de la simple « *voluptas dolendi* » que décrivait Pétrarque⁸⁹. Le journal est aussi pour Amiel un « pharmacien de l'âme »⁹⁰, « un exutoire, un purificateur, un guérisseur qui garde le fiel et les laideurs dont se défait notre âme »⁹¹. Analyser un sentiment c'est selon lui « le dissoudre », c'est à la lettre l'« exprimer », le sortir de soi⁹². Dire le sentiment qui aigrit, c'est « évaporer l'aigreur »⁹³. Le journal est dès lors un processus d'*extraction* et de distillation⁹⁴.

- 12 En outre, la méditation offre, par sa circularité, de grandes affinités avec le discours poétique ou le langage musical. Le ressassement du même thème, du même motif crée un effet d'envoûtement qui provoque un paradoxal apaisement, une forme de remède dans le mal, comme dans cet extrait d'Amiel où les multiples anaphores et répétitions produisent un effet incantatoire :

Il y a des larmes dans mon cœur [...] Le sentiment de l'infini, l'intuition que nous ne serons jamais apaisés, rassasiés, heureux dans cette vie, et qu'il faut perdre tout ce qu'on aime, et qu'il faut vieillir, et que l'espérance est vaine et que nous ne pouvons ni renoncer à la perfection ni l'atteindre, n'est-ce pas la certitude de la désolation incurable ?⁹⁵

Il y a chez Amiel une poésie incantatoire de la tristesse et un envoûtement de la mélancolie, qui permet à l'autocritique de se transfigurer en une prose poétique et de devenir, pour reprendre l'expression de Jean Starobinski au sujet des *Rêveries*, le « chant mélodieux d'une voix qui défend l'âme contre sa destruction »⁹⁶.

NOTES

1. H.-F. Amiel, *Journal intime*, éd. B. Gagnebin et Ph.-M. Monnier, Lausanne, L'Âge d'Homme, 1976-1994, 12 vol., dorénavant cité avec le sigle Amiel, ici au 13 juillet 1869.
2. Amiel, 12 février 1866.
3. Amiel, 4 septembre 1865.
4. H.-F. Amiel, *Du Journal intime*, éd. R. Jaccard, Paris, Éditions complexes, « Le Regard littéraire », 1987.
5. Amiel, 9 septembre 1850.
6. Amiel, 7 novembre 1851.
7. R. Melançon, « L'entretien avec soi », dans E. Kushner (dir.), *La problématique du sujet chez Montaigne*, Paris, Champion, 1995, p. 98.
8. Ibid.
9. Montaigne, *Essais*, I, 28.
10. Ibid., III, 9.
11. Ibidem.

12. Ibid., I, 20.
13. Ibid., III, 9 ; voir sur ce point, R. Melançon, *op.cit.*, p. 93.
14. Amiel, 13 novembre 1840.
15. Amiel, 7 mai 1872 : « Ta croix est la désapprobation intérieure, le murmure de ta conscience, le mécontentement, le regret, la tristesse, le remords. Tu te sens ingrat, paresseux, lâche, oublieux, inconstant, faible, faible surtout, et tu en as honte ».
16. Amiel, 8 juin 1866.
17. Amiel, 18 septembre 1876.
18. Amiel, 4 septembre 1865.
19. Amiel, 22 juillet 1878 ; voir aussi 7 septembre 1878 : « tu pivotes sur toi-même ».
20. Voir E. Wessler, « Un examen théorique du lien entre littérature et mélancolie », dans G. Peylet (dir.), *La Mélancolie*, Bordeaux, Presses Universitaires de Bordeaux, « Eidolon », 2012, p. 23-34.
21. Ch. Baudelaire, « L'Irrémédiable », *Les Fleurs du Mal*, dans *Œuvres complètes*, t. I, éd. C. Pichois, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1975, p. 79-80.
22. Id., « L'Héautontimorouménos », *op. cit.*, p. 78-79.
23. Voir J. Starobinski, *La mélancolie au miroir. Trois lectures de Baudelaire*, Paris, Julliard, 1989, p. 21.
24. Amiel, 6 septembre 1865.
25. Amiel, 9 août 1879.
26. Amiel, 6 septembre 1878 ; 7 septembre 1878 ; 30 juillet 1878. Chez Bloy la contemplation de son propre ombilic sera associée au fakir qui deviendra l'image du caractère morbide de l'introspection issue selon lui des *Exercices spirituels* de Loyola « d'où est sortie l'odieuse, abominable et dépravante psychologie contemporaine » : « Toujours s'analyser, s'interroger anxieusement, se regarder l'ombilic comme les fakirs ! La méthode jésuite, en fin de compte, aboutit à substituer la contemplation de soi-même à la contemplation de Dieu » (L. Bloy, *Journal inédit*, t. I, Paris, L'Âge d'Homme, 1996, p. 1435).
27. *L'Illustration*, n. 2160, 1884, p. 46.
28. Amiel, 1^{er} novembre 1865.
29. Amiel, 30 mai 1867.
30. Amiel, 30 juillet 1878.
31. Voir P. Gorceix, *Ernst von Feuchtersleben, Moraliste et pédagogue 1806-1849*, Paris, PUF, 1976.
32. Amiel, 28 février 1866.
33. Amiel, 25 février 1851. On trouve dans *L'Être et le Néant* de Sartre une analyse qui pourrait s'appliquer à Amiel : « Dresser l'inventaire perpétuel de ce qu'on est, c'est se renier constamment et se réfugier dans une sphère où l'on n'est plus rien, qu'un pur et libre regard [...] ». Voir J.-P. Sartre, *L'Être et le Néant* [1943], Paris, Gallimard, « TEL », 1980, p. 102.
34. Voir S. Carfantan, *Conscience et connaissance de soi*, Nancy, Presses Universitaires de Nancy, 1992, p. 105.
35. Amiel, 19 avril 1876.
36. Cité dans G. Gusdorf, *Les Écritures du moi*, Paris, Odile Jacob, 1991, p. 334 ; « L'analyse dévorante tue la spontanéité [...]. Pour agir, il ne faut pas extirper les racines mêmes de l'action, les moteurs inconscients du désir et du vouloir ». Voir Amiel, 14 juillet 1877.
37. Amiel, 21 décembre 1860.
38. Amiel, 20 avril 1876 ; voir aussi 14 septembre 1864 : « La psychologie risque de manger la morale ».
39. J.-P. Sartre, *Carnets de la drôle de guerre*, Paris, Gallimard, 1995, p. 351-352 ; on retrouve la même idée chez Jankélévitch : « Le sujet n'est pas fait originellement pour se retourner sur lui-même ; un tel retour sur soi est contre nature ; mon regard est fait pour regarder devant moi, pour regarder le ciel, pour regarder les autres, et non pas pour me regarder moi-même ». Voir V.

- Jankélévitch et B. Berlowitz, *Quelque part dans l'inachevé*, Paris, Gallimard, « Folio essais », 1978, p. 92.
40. Amiel, 18 janvier 1865 ; voir aussi 13 mars 1865 : « Il me semble tourner en cercle comme un écureuil ».
41. Amiel, 17 janvier 1866.
42. Cf. Amiel, 4 septembre 1855 : « La spontanéité de la vie est en train de disparaître ».
43. Amiel, 12 février 1866
44. Ch. Baudelaire, « L'Héautontimorouménos », *Les Fleurs du Mal*, dans *Œuvres complètes*, t. I, cit., p. 78-79.
45. M. de Guérin, *Œuvres*, éd. Marie-Catherine Huet-Bruchard, Paris, Classiques Garnier, 2011, p. 243.
46. Ibid., lettre du 10 juin 1834, p. 124.
47. Ibid., lettre du 22 mai 1838, p. 242.
48. Amiel, 12 janvier 1866.
49. Ibidem.
50. Amiel, 31 octobre 1877 : « l'esprit critique a tout dévoré ».
51. Amiel, 11 avril 1850.
52. Voir P.-H. Castel, *Âmes scrupuleuses, vies d'angoisse, tristes obsédés. Obsessions et contrainte intérieure de l'Antiquité à Freud*, Paris, Ithaque, 2011, p. 213.
53. Ch. Belin, *La Conversation intérieure. La méditation en France au XVII^e siècle*, Paris, Champion, 2002, p. 348.
54. Amiel, 14 octobre 1839.
55. H. Gouhier, *Blaise Pascal. Conversion et apologétique*, Paris, Vrin, 1986, p. 49.
56. Amiel, 13 novembre 1840.
57. « Tout ce que je suis vous est odieux » (*Prière pour demander à Dieu le bon usage des maladies*, dans Laurence Plazenet, *Port-Royal*, Paris, Flammarion, 2012).
58. B. Pascal, « Contrariétés », 6, Sel. 156 dans *Pensées*, éd. Ph. Sellier, Paris, Bordas, « Classiques Garnier », 1991, p. 207.
59. Voir A. Girard, *Le Journal intime*, Paris, Firmin Didot, 1963, p. 458.
60. Amiel, 10 août 1851.
61. *Explication de saint Augustin et des autres pères latins sur le nouveau testament*, Paris, Lambert Roulland, 1675, p. 451.
62. Voir G. Haldas, *Le cœur de tous. Carnets 1985*, Lausanne, L'Âge d'homme, 1988, p. 9 : « Tu es, avec ces fausses doléances, en train de tomber dans ce que précisément tu détestes : la complaisance du journal intime ». On retrouve cette accusation de « complaisance » dans J. Green, *Œuvres complètes*, éd. J. Petit, t. V, Paris, Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », 1977, p. 56 : « Tu ne seras meilleur que lorsque tu te seras complètement perdu de vue, et alors tu penseras à celui qui t'a créé. Plus de journal, plus de complaisance envers soi-même » (3 août 1956).
63. P. Valéry, *Cahiers*, t. XX, Paris, Éditions du CNRS, 1960, p. 678.
64. Amiel, 6 août 1879.
65. Amiel, 18 novembre 1872.
66. Amiel, 19 août 1878.
67. Amiel, 6 août 1879.
68. Amiel, 12 juillet 1854.
69. B. Guion, « De l'anthropologie des moralistes classiques », dans *XVII^e siècle*, n. 202, 1999, p. 75-88.
70. Saint Augustin, *Confessions*, X, 2.
71. Voir B. Papasogli, *Le fond du cœur. Figures de l'espace intérieur au XVII^e siècle*, Paris, Champion, 2000, p. 55.
72. B. Pascal, *op. cit.*, p. 226, fr[agment] 181.

73. Ibid., p. 204, fr. 148.
 74. Amiel, 25 septembre 1861.
 75. B. Pascal, *op. cit.*, p. 160, fr. 20.
 76. H. Michon, *L'ordre du cœur. Philosophie, théologie et mystique dans les Pensées de Pascal*, Paris, Champion, 1996, p. 271.
 77. Amiel, 10 septembre 1879.
 78. B. Pascal, *op. cit.*, p. 258, fr. 240.
 79. Amiel, 6 août 1879.
 80. Ibid.
 81. S. Freud, *Deuil et mélancolie*, Paris, Éditions In Press, 2016, p. 83.
 82. Ibid., p. 85.
 83. Ibid., p. 88.
 84. Amiel, 7 mai 1872.
 85. Amiel, 6 novembre 1857 ; voir aussi 13 mars 1865 : « Il me semble [...] ruminer des observations déjà faites ».
 86. Ibidem.
 87. Voir Ch. Belin, *op. cit.*, p. 14.
 88. Amiel, 18 janvier 1865.
 89. Pétrarque, *De Remediis utriusque fortunae*, II, 93.
 90. Amiel, 9 avril 1845.
 91. Amiel, 6 février 1865 ; voir aussi Amiel 28 janvier 1872 : le journal est le « carnet des guérisons successives ».
 92. Amiel, 6 mai 1852.
 93. Amiel, 8 septembre 1879.
 94. Amiel 22 novembre 64 : « En écrivant, je me détache de moi-même, je dépose sur le papier et par conséquent j'extrait de mon sein la pensée, la douleur, l'impression qui l'agitaient ».
 95. Amiel, 9 avril 1870.
 96. J. Starobinski, *Jean-Jacques Rousseau : la transparence et l'obstacle*, Paris, Gallimard, 1971, p. 316.
-

RÉSUMÉS

Dans son *Journal* rédigé quotidiennement pendant plus de trente ans, Henri-Frédéric Amiel a porté jusqu'à son point sans doute le plus extrême l'écriture conçue comme retour sur soi. Mais il fut aussi le premier à défendre une représentation sombre du journal comme une forme de mauvaise conscience permanente, de critique perpétuelle et obstinée de soi-même dans laquelle la spontanéité de la vie » serait perdue. Le journal d'Amiel est un texte proprement mélancolique, qui sans cesse fait retour sur lui-même en une vaine spécularité. L'autocritique par le diariste de son écriture est indissociable d'une autocritique morale et ontologique, qui enveloppe de soupçon toute parole vertueuse. Mais cette négativité critique en une source paradoxale d'inspiration. La poésie incantatoire crée un effet d'envoûtement qui provoque un paradoxal apaisement, une forme de remède dans le mal.

INDEX

Mots-clés : Amiel (Henri-Frédéric), autocritique, mélancolie, journal intime, métadiscours.